



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 | avril 1999

Diderot, philosophie, matérialisme

Figures de philosophes dans l'œuvre de Diderot

Mariafranca Spallanzani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1131>

DOI : 10.4000/rde.1131

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1999

ISBN : 2-252-03253-7

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Mariafranca Spallanzani, « Figures de philosophes dans l'œuvre de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1131> ; DOI : 10.4000/rde.1131

Propriété intellectuelle

Figures de philosophes dans l'œuvre de Diderot

« Ah, *Philosophe*, comment ? », s'exclamait Galiani, en riant de la fidélité de son ami Diderot à la démonstration de son matérialisme athée qui soustrait la nature entière au Tout-Puissant pour ne la confier qu'au hasard en vertu d'un simple calcul de probabilité. « Tenez, *Philosophe* ! », s'écriait en rêvant D'Alembert malade, consciemment et opinâtement sceptique — « sceptique je me serai couché, sceptique je me lèverai »¹ —, mais rêvant comme un matérialiste, un naturaliste, un nouveau Démocrite — « il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie »².

Le Neveu de Rameau saluait Diderot : « Adieu, *Monsieur le philosophe* », en riant de lui et en tournant en dérision cette étrangeté par laquelle les philosophes décorent la philosophie du nom de vertu : un esprit romantique inconnu aux gens du monde, une âme singulière, un goût tout à fait particulier. Une vertu et une philosophie qui, selon le *Lui* du dialogue, rendrait l'univers horriblement triste et sombre, mais qui, selon le *Moi* du philosophe, serait l'unique condition qui pût nous dispenser des différentes et viles pantomimes de l'espèce humaine, en payant toutefois par la pauvreté, sinon par l'indigence et par le sacrifice, le prix de la fidélité à la sagesse. Nouveau Diogène — « l'habit du Cynique était, autrefois, notre habit monastique »³ —, le philosophe, malgré sa vertu, ne réussira toutefois pas à convaincre ce « cynique dégénéré »⁴, le Neveu, à qui finalement restera la dernière parole : « Rira bien qui rira le dernier »⁵.

1. Diderot, *Suite d'un Entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot, Le Rêve de D'Alembert*, DPV, XVII, p. 111.

2. Diderot à Sophie de Volland, 7 septembre 1769, *Corr.*, IX, 267.

3. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, DPV, XII, 192.

4. R. Desné, « Monsieur le Philosophe et le Fieffé Truand », *Europe*, 41, janvier-février 1963, p. 185.

5. *Le Neveu de Rameau*, *op. cit.*, p. 196.

Réactions prodigieuses et énormes, alors, d'un Diderot enthousiaste mais doué d'une spontanéité médiocre, comme écrivait Lanson ? Méthode psychocritique d'un Diderot contradictoire et possibiliste, comme le voulait Lewinter, un Diderot véritable Protée ? Ou bien, plutôt, complexité inépuisable d'un personnage, le *philosophe* : complexité constitutive de sa nature, complexité historique des figures des différents *philosophes*, complexité sociologique, encore, d'un rôle, complexité idéologique, finalement, d'un Diderot *philosophe* lui-même.

I. Complexité constitutive de la nature d'un homme, le *philosophe* : sa vocation — lire le grand livre de la nature dans l'infinie variété de ses formes, « méditer, encore, les grandes leçons de la vie »⁶, et, finalement, « pratiquer ouvertement la vertu »⁷ malgré tout — peut l'amener en fait à des conflits intérieurs — le sceptique, le déiste et l'athée des *Pensées philosophiques*, le *beatus ille* horatien et le militaire philosophe de la *Promenade* ; le philosophe expérimental et le philosophe rationnel de l'*Interprétation de la nature* — aussi bien qu'à des paradoxes, c'est-à-dire à des opinions contraires à l'opinion commune, qui toutefois, malgré leurs contradictions apparentes, peuvent s'approcher davantage de la vérité.

Le *philosophe* est alors lui aussi une sorte d'« homme aux paradoxes ». Sceptique, il repousse le vain orgueil de la science au nom de « la portée des esprits », mais en même temps il « ne croit point impossible la pénible recherche de la vérité et ose descendre au fond de son puits »⁸ ; sceptique, à l'orgueil des dogmatiques et à toute autorité il oppose le libre exercice de l'examen et la balance de Montaigne, conscient toutefois que « la balance n'est jamais égale, et qu'il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance »⁹ ; sceptique, il partage avec Montaigne l'aveu de l'insuffisance de notre raison, *je n'en sais rien*¹⁰, mais il est aussi l'architecte possible de ce corps entier et immense de la connaissance que seul un siècle philosophique pouvait mettre à l'œuvre avec toute l'audace d'un grand esprit ; sceptique, encore, il défend un usage sobre de la raison¹¹ — le *vedremo* de *La Promenade*, l'*attendez* d'Epicure —, mais, sans aucune répugnance condillacienne, il exalte les philosophes systématiques tels qu'Epicure, Lucrèce, Aristote et Platon doués d'une imagination forte et d'un instinct génial, et ne s'arrête pas

6. Diderot à Louis Sébastien Mercier, juin-juillet 1777, *Corr.*, XV, p. 65.

7. *Encyclopédie*, art. CYNIQUE PHILOSOPHIE, III, p. 533.

8. *Encyclopédie*, art. MOSAÏQUE ET CHRÉTIENNE PHILOSOPHIE, X, p. 741.

9. Diderot, *Suite d'un Entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot*, cit., p. 11 : « c'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi ».

10. Diderot, *Interprétation de la nature*, DPV, IX, p. 35.

11. *Encyclopédie*, art. PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE PHILOSOPHIE, XIII, p. 613.

devant l'idée orgueilleuse d'une interprétation de la nature ; philosophe de la nature lui-même, il s'engage jusqu'à expliquer la formation de l'univers et à en développer les ressorts secrets dans leur profonde unité et dans leur continuité cachée¹² — « l'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout ; et sans l'idée de tout, plus de philosophie »¹³.

Théoricien d'un usage modéré de la raison et d'une sage méthode expérimentale, il « n'admet rien que sur le témoignage de son expérience & de sa raison »¹⁴, mais il sait pardonner aussi les contradictions de l'entendement humain — « conséquent, est-ce qu'on est conséquent ? » —, et sait voir même dans les désordres de la raison la profonde et secrète liaison de toutes les idées¹⁵. Philosophe expérimental, comme le « manœuvre utile et laborieux » il « a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit ce qui lui tombe sous les mains, et rencontre à la fin des choses précieuses » ; mais aussi philosophe systématique, comme l'« orgueilleux architecte »¹⁶ il n'arrête pas devant l'idée « de retrouver le portefeuille du grand Architecte & les plans perdus de cet univers »¹⁷.

Sensualiste quant au problème de l'origine des connaissances, il sent toutefois l'insuffisance d'une théorie purement sensualiste et demande à la médecine et à la philosophie d'un philosophe aveugle d'expliquer la complexité et l'unité de l'être pensant jusqu'à admettre l'importance, dans la connaissance, du *sensorium commune* aussi bien que la légitimité, dans la science, d'un rôle heuristique de l'enthousiasme, d'« un esprit de divination » comparable au « démon familier » de Socrate, qui conduit à « *subodorer*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés »¹⁸.

Adversaire inexorable du fanatisme religieux, de ses pontifes et de ses prophètes, il leur demande des démonstrations et non des faits ; sceptique de nécessité devant la prétendue divinité des Écritures soutenue par le seul argument de l'infailibilité de l'Église¹⁹ ; déiste avec Shaftesbury et théoricien avec lui de la suffisance d'une religion naturelle gravée dans le cœur des hommes par le doigt de Dieu²⁰ ; déiste avec Philoxène, convaincu

12. P. Casini, *Diderot « philosophe »*, Bari, Laterza, 1962, p. 104. Et encore la note du même Paolo Casini à l'édition de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, DVP, I, 26.

13. Diderot, *Interprétation de la nature*, XI, o.c., p. 35.

14. *Encyclopédie*, art. ÉCLECTISME, V, p. 36.

15. Diderot à Sophie Volland, 20 octobre 1760, *Corr.*, IV, pp. 920-21.

16. Diderot, *Interprétation de la nature*, XXI, XXIII, XXI, o.c., pp. 42, 43, 42.

17. *Encyclopédie*, art. ÉCLECTISME, p. 81.

18. Diderot, *Interprétation de la nature*, XXX, o.c., p. 48.

19. Diderot, *Pensées philosophiques*, L, LX, DPV, II, p. 45, pp. 50-51.

20. Diderot, *De la suffisance de la religion naturelle*, DPV, II, pp. 194-195.

de l'existence de Dieu plutôt que par les subtilités de l'ontologie et les méditations sublimes de la métaphysique par les merveilles de la nature découvertes par la physique expérimentale, mais fasciné par l'argument épicuriste du hasard réinterprété à travers l'analyse des sorts, il est toutefois conscient avec le sceptique des antinomies insolubles de la raison lorsqu'elle prétend abandonner l'expérience pour saisir l'absolu ; sceptique donc à l'égard de l'athée sur la possibilité de définir la nature du mouvement et de la matière²¹, avec le spinoziste Oribaze il s'approche de l'hypothèse d'un *Deus sive natura* et de l'idée d'une matière éternelle organisée, mais avec ce philosophe aveugle qu'était Saunderson il devient le chantre désespéré d'un univers lucrétien au flux perpétuel. C'étaient les « questions futiles » de l'*Interprétation de la nature*, mais c'étaient des questions qui, nourries des nouvelles lectures de médecine, de chimie et d'histoire naturelle et des nouvelles réflexions sur les sciences de la vie que Diderot ira faire ensuite, servaient elles aussi à dénoncer les obscurités de la théologie rationnelle et du spiritualisme, et devenaient finalement les idées-force et les hypothèses de travail du philosophe matérialiste, du naturaliste, du « spinoziste moderne » (dénomination équivalentes dans l'*Encyclopédie*) : la sensibilité universelle de la matière, l'épigenèse et l'unité organique de l'être vivant dans la profonde continuité de la nature²².

II. Complexité historique des figures des différents philosophes : la doxographie du *Dictionnaire raisonné*, avec ses sectes, ses généalogies, ses époques, ses protagonistes et ses systèmes présentés sous la forme impersonnelle et fixe des principes généraux, nous offre en fait une collection de portraits esquissés par un Diderot zélé historien de la philosophie, élève de Brucker, en même temps que juge éclairé de l'immense logomachie des sectes philosophiques, émule de cet « athlète redoutable de l'art de raisonner » qu'était Bayle²³. Mais le Diderot *philosophe*, qui oppose le décousu de la conversation à la méditation dans le silence et qui préfère aux livres écrits la dynamique vitale de la recherche de la vérité, tout conscient qu'il est que « la marche circonspecte (de l'esprit philosophique) est ennemie du mouvement et des figures », consigne souvent l'exercice de la pensée plutôt qu'à des expositions systématiques aux dialogues qui sauvent l'enchaînement profond et caché des idées dans leur dynamique vitale²⁴, et va jusqu'à essayer dans ses ouvrages une mise en scène de figures vivantes de philosophes : ce sont des

21. Diderot, *Pensées philosophiques*, XVIII, XXI, XIX, o.c., pp. 24-25, pp. 29-30, p. 25.

22. P. Vernière, *Œuvres philosophiques de Diderot*, Garnier, 1964, p. 77.

23. *Encyclopédie*, art. PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE PHILOSOPHIE, p. 613.

24. M. Brini Savorelli, *Introduzione à D. Diderot, Dialoghi filosofici*, Firenze, Le Lettere, 1990, p. XIII.

philosophes sans nom comme le sceptique, l'athée et le déiste des *Pensées philosophiques* ; ce sont des philosophes avec des noms fictifs, allusifs, parfois cryptés, repris souvent de l'Antiquité, comme le Cléobule de la *Promenade*, par exemple, avec tous les autres philosophes de l'allée des marronniers ; ce sont des philosophes historiques comme le Socrate de l'*Apologie*, l'Epicure de l'*Encyclopédie* — « ce philosophe même, entouré de ses disciples, & leur dictant ses leçons à l'ombre des arbres qu'il avoit plantés »²⁵ —, le Sénèque de l'*Essai*, le Montaigne des *Pensées philosophiques*, Saunderson, encore, le philosophe aveugle, mais l'aveugle clairvoyant, D'Alembert, Diderot lui-même : personnages de plus en plus vivants et doués d'une réelle identité personnelle et pas seulement théorique, qui transportent leurs pensées métaphoriquement au-dehors d'elles-mêmes. Une sorte de « dramatisation » de la philosophie, au fond, avec des figures concrètes agissant, se promenant, discutant, dialoguant, à travers laquelle prennent forme ces procédés complexes, ambigus et obscurs d'identification et de prise de distance, d'allusions et de renvois qu'exigent le soin de la vraisemblance et la prudence — « qui sait si l'auteur n'avait pas de bonnes raisons pour n'être pas trop clair ? » — mais que parfois l'enthousiasme oublie.

Dans cette perspective l'étude historique des différents systèmes de philosophie aussi bien que ses commentaires en marge des textes philosophiques deviennent pour Diderot une réflexion éclairée sur la philosophie elle-même, « une enquête sur l'esprit humain »²⁶ sinon une interprétation philosophique²⁷, et la mise en scène des différents philosophes se transforme dans ses pages en une recherche passionnée de sa propre identité philosophique : dans les différents portraits des philosophes le Diderot *philosophe*, que les contemporains appelaient *le philosophe* par excellence, peu soucieux de l'érudition et peu sensible à « la superstition de l'antiquité »²⁸ de son époque, n'hésite pas en fait à « caractériser les philosophes de nos jours » — comme le soulignait l'abbé Guillaume Malleville, docteur de Sorbonne — sinon à tracer son propre portrait — comme l'insinuait Abraham Chaumeix, l'adversaire acharné des encyclopédistes —, le plus souvent à travers une exposition confiée aux formes décousues de la littérature, l'aphorisme, la lettre, les pensées, le dialogue : un dialogue dramatique, selon la définition de Herbert Dieckmann, un dialogue heuristique, comme l'appelait Roland Mortier,

25. *Encyclopédie*, art. EPICURÉISME ou EPICURISME, V, p. 779.

26. J. Deprun, *Appendice à La Promenade du sceptique*, DPV, II, p. 163.

27. J. Seznec, *Essais sur Diderot et l'Antiquité*, Oxford, Univ. Press, 1957, pp. 37-38.

28. P. Casini, « Diderot et les philosophes de l'antiquité », dans *Denis Diderot 1713-1784*. Colloque International Paris - Sèvres - Reims - Langres, 4-11 juillet 1984. Actes recueillis par Anne-Marie Chouillet, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 35.

dans lequel l'affrontement de la thèse et de l'antithèse ne conduisait pas à la synthèse triomphante, mais débouchait plutôt sur l'inachèvement et sur l'ouverture indéfinie²⁹.

L'une des premières scènes philosophiques que Diderot nous montre a pour protagonistes ces philosophes qui vivent dans un séjour tranquille et austère évoquant l'ancienne Académie, et qui se promènent dans les ombres et le silence de l'allée des marronniers : ils forment des compagnies de soldats présentés sous la forme d'une grande allégorie par un Diderot parfois satirique sur les différents systèmes de philosophie — ceux qui mettaient en difficulté tout jeune élève d'un cours de philosophie « jeté dans un monde d'athées, de déistes, de sociniens, de spinozistes et d'autres impies »³⁰ —, parfois sérieux et pensif, toujours enjoué. Comme les philosophes qui fréquentent le jardin de Cléobule : au-delà des différentes doctrines qu'ils professent et dont ils discutent entre eux les principes et défendent chacun les arguments, ils savent vivre ensemble paisiblement sous l'emblème de la vérité — seuls le docteur de Sorbonne et le théologien en sont exclus ; les cartésiens aussi, peut-être déjà trop sorbonniens ou trop théologiens. « Une grande question à décider, ce serait de savoir si cette partie de l'armée fait un corps et peut former une société. (...) Tu résoudras ce problème »³¹.

D'abord la compagnie des pyrrhoniens que Diderot présente comme des sophistes acharnés — ce sont des « soldats bons pour les embuscades et les stratagèmes » qui ont trouvé finalement un étendard dans la devise de Montaigne : *Que sais-je ?*³² —, comme des champions redoutables de l'argumentation qui, dans leur jeu pervers d'affirmations et de négations, s'attachent même à la vie pratique dans une totale indifférence envers le pour et le contre : leur premier capitaine Pyrrhon, d'ailleurs, ne tombait-il pas dans des trous, tout en soutenant qu'il n'avait pas bougé, rappelle Diderot en reprenant les arguments classiques de la satire anti-pyrrhonienne³³ ; et leur camarade Zénoclès, continue-t-il en plaisantant, ne s'élançait-il pas dans le fleuve aux eaux profondes et rapides, rien qu'un « cristal solide » selon lui, en tranchant ainsi d'une façon paradoxale la dispute entre Athéos et le déiste.

Suit la cohorte des athées, théoriciens de cet univers concret et matériel — « ils existent, il y a une allée et des arbres » — mais

29. R. Trousson, « Diderot lecteur de Platon », *Revue Internationale de Philosophie*, 38, 1984, pp. 86-87.

30. Diderot, *Essai sur le mérite et la vertu*, o.c., p. 294.

31. Diderot, *La promenade du sceptique*, o.c., p. 115.

32. Diderot, *La promenade du sceptique*, o.c., pp. 115-116.

33. Voir aussi l'article PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE PHILOSOPHIE de l'*Encyclopédie*, p. 608.

inintelligible, sans principe et sans but, résultat des seules « boutades de la folie » : l'univers qu'Athéos opposera au déiste Philoxène à travers la critique à la notion d'un monde fini, à travers le paradoxe de Fontenelle joué contre l'idée de l'ordre et « les conseils de la raison », et finalement à travers le refus de l'argument des merveilles de la nature. Critiques et méprisants envers la religion révélée et ses autorités, interprètes d'une moralité qui trouve sa raison en elle-même et sa force dans la crainte du châtement actuel — dont Athéos avec Bayle convaincra le dévot avec des conséquences effrayantes —, ils vont intrépides vers le bout de l'allée, « où ils attendent que le sable fondra sous leurs pieds, et qu'ils seront engloutis, ne tenant plus à rien, ni rien à eux ».

Les déistes, ensuite, adeptes éclairés d'une religion naturelle qui n'admet que l'immortalité des âmes, la sagesse et la bonté infinie d'un Dieu créateur de l'ordre, dont ils sont convaincus par les arguments solides d'une physico-théologie rationnelle : l'ordre admirable et la beauté de l'univers, la métaphore de la montre qui exige un horloger ; l'idée d'un système général de l'univers que Philoxène et le « moi » narrateur opposaient à Athéos. Citoyens fidèles, hommes vertueux, doux et heureux, ils sont pourtant capables de passions bien régulées.

La bande des spinozistes, encore, qui sont les théoriciens visionnaires, dans la satire d'un Diderot schématique, d'un naturalisme panpsychiste rigide : « le prince fait partie du monde visible, l'univers et lui ne sont qu'un, et nous sommes nous-mêmes des parties de son vaste corps ». Mais, dans la pensée plus profonde d'un Diderot déjà ouvert aux hypothèses d'un « spinozisme moderne » avec la théorie de la substance unique, immense, universelle aussi bien qu'avec l'idée d'une matière éternelle éternellement organisée dans ses arrangements, ils deviennent les sérieux et réels interlocuteurs des autres philosophes : du déiste, dont Oribaze détruit la preuve du dessein, aussi bien que de l'athée, à qui le spinoziste fournit l'argument décisif pour réfuter le déiste. Et finalement, comme de véritables philosophes éclairés, ils triomphent de tout dogmatisme, eux qui savent utiliser leur doctrine comme une puissante arme d'action dans la lutte philosophique contre tout abus : « Je ne divinise rien — affirmera Oribaze —, je travaille à bannir du monde la présomption, le mensonge et les dieux »³⁴.

Suivent « les champions encore plus singuliers » de ce « système extravagant » que la *Clef* appellera les Egoïstes (synonyme dans l'*Encyclopédie* d'Egotistes et d'Idéalistes³⁵), qui, à partir d'une théorie

34. Diderot, *La promenade du sceptique*, o.c., p. 138.

35. *Encyclopédie*, art. EGOÏSTES, V, p. 177. Voir, en particulier, J. Deprun, « Diderot devant l'idéalisme », *Revue Internationale de Philosophie*, 148-149, 1984, pp. 67-78.

sensualiste de la connaissance, réduisent tout à l'impression, et qui, en niant « qu'il y ait autre chose qu'eux et ces impressions », arrivent à une sorte d'égotisme métaphysique ou de spinozisme idéaliste, chacun d'eux prétendant être tout et son contraire. Ils marchent sans règle et sans ordre et ils n'ont pas de nom : un Cléobule stupéfait ne nous présente d'un ton moqueur qu'« un » de ces champions, un « visionnaire » qui soutient être en même temps Virgile et Auguste, Auguste et Cinna, et qui prend congé en citant avec emphase ce célèbre passage de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* légèrement retouché : « soit que je m'élève jusque dans les nues, soit que je descende dans les abîmes, je ne sors point de moi-même, etc. », que le Diderot de la *Lettre sur les aveugles* rappellera, en priant son auteur de clarifier les pages suspectes de l'idéalisme de Berkeley. Une doctrine qui est en même temps « la plus absurde de toutes mais aussi la plus difficile à combattre », et devant « la profondeur de ses paradoxes » le Diderot de l'*Encyclopédie*, en ramenant ses thèses à leurs racines pyrrhoniennes, ne pourra que signaler l'impuissance radicale de la raison³⁶.

Et encore la troupe bruyante des fanfarons, les libertins de la *Clef*³⁷ : des jeunes fous transfuges de l'allée des fleurs, mais qui peuvent devenir aussi bien des soldats de l'allée des épines, athées par arrogance, dévots par faiblesse, philosophes par hasard. *Bonne ou mauvaise santé fait toute leur philosophie*³⁸.

Et finalement d'autres philosophes qui, nouveaux Démocrites désenchantés, se rient âprement de tout dans une parfaite indifférence — *Tout est vanité* est leur devise —, conscients des limites de la raison, mais nullement soucieux de les dépasser : ce sont les sceptiques³⁹ qui, dans cet *Entretien sur la Religion, la Philosophie et le Monde*, savent pratiquer un doute heuristique — « ils apportèrent raison sur raisons » contre Alcmeon le spinoziste, contre Philoxène le déiste, aussi bien que contre Athéos —, et qui, dans l'esprit de Montaigne, terminent leur conversation en répondant d'un air pensif par un *vedremo*.

Comme le sceptique des *Pensées philosophiques*, que Diderot tenait à distinguer du pyrrhonien — « rendez sincère un pyrrhonien, et vous aurez le sceptique » (XXX) — aussi bien que du semi-sceptique, « la marque d'un esprit faible » (XXXIV) : le sceptique qui refuse les subtilités de

36. *Encyclopédie*, art. PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE PHILOSOPHIE, cit., p. 614.

37. BN, n.a.fr., 15806. Diderot, *La Promenade du Sceptique ou les Allées*.

38. Diderot, *La promenade du sceptique*, o.c., p. 119 : « ce sont les fanfarons du parti des athées » que Diderot avait décrits dans les *Pensées philosophiques* comme les esprits forts les plus détestables (XXII, p. 30).

39. BN, n.a.fr., 15806. Diderot, *La Promenade du Sceptique ou les Allées*. Dans la *Clef* toutefois les chapitres 2 et 10 dédiés aux Sceptiques reviennent aussi, par suite d'une erreur évidente, sous le registre des « Fanfarons ».

l'ontologie, qui n'est point décidé sur l'existence de Dieu mais ne se reconnaît pas dans les négations des vrais athées et préfère examiner les preuves de la religion à travers le doute universel — « c'est en cherchant des preuves que j'ai trouvé des difficultés » (LXI). Lui qui, finalement, devient le véritable héros de la vérité qui consiste plutôt dans sa recherche que dans sa connaissance : « le scepticisme est le premier pas vers la vérité » (XXXI).

Le vrai sceptique qui a « compté et pesé les raisons » est alors le véritable *philosophe* des *Pensées philosophiques*, l'interprète désabusé d'une attitude morale et intellectuelle réservée aux meilleurs⁴⁰ qui, à la fin, accepte de rester « seul contre tous » (LXI) : à la différence de la multitude, des « esprits bouillants et des imaginations ardentes » (XXVIII), il est capable « d'un examen profond et désintéressé » ; il possède la patience et le courage de douter qui sont refusés aux fanatiques, « la tranquillité d'esprit alliée à l'indécision » qui trouble les inquiets, la résignation froide de ceux qui savent vivre heureux sans prétendre dépasser les limites de la nature humaine, « la tête aussi bien faite que Montaigne » (XXVII), l'honnêteté intellectuelle et l'innocence de l'erreur, la probité fondée sur un peut-être (XXIII).

Comme Cléobule, d'ailleurs, le philosophe de la *Promenade* « retiré du monde » : véritable sceptique par sa conduite — « il a vu le monde et s'en est dégoûté » —, sceptique authentique par son attitude intellectuelle — « il épuisa l'extravagance des religions, l'incertitude des systèmes de la philosophie et la vanité des plaisirs du monde » —, il est paisiblement sceptique en tant que conscient de la faiblesse et de l'humilité de la condition humaine — il « est passé de l'allée des épines dans celle des fleurs jusqu'à gagner l'ombre des marronniers ». Lui qui, à la fin, reste le seul juge possible de tous — « On y pèse actuellement nos raisons ; et si l'on y prononce jamais un jugement définitif, je t'en instruirai » —, et qui ne s'abstient toutefois pas d'une raisonnable profession de foi déiste. Mais, au fond, « qu'est-ce qu'un sceptique ? C'est un philosophe qui a douté de tout ce qu'il croit, et qui croit ce qu'un usage légitime de sa raison et de ses sens lui a démontré vrai »⁴¹.

Ce scepticisme, qui, selon Jacques Chouillet, est déjà éclectisme, est alors la véritable philosophie : ce n'est pas telle ou telle négation, mais c'est plutôt un engagement moral à la recherche de la vérité, une enquête libre sur les limites et les pouvoirs de la raison, qui « ne nous permet de supposer dans les choses que ce qu'on perçoit distinctement », la ciguë et

40. J. Chouillet, « Le sceptique dans l'œuvre de Diderot », DHS, 1, 1969, p. 199.

41. Diderot, *Pensées Philosophiques*, XXX, cit., p. 35.

le persil⁴². Et le sceptique est donc tout philosophe qui, dans le respect profond des différentes opinions, comme Cléobule, se propose « d'éclairer, de perfectionner la raison humaine ».

Tout à fait différent du sectaire qui a embrassé la doctrine d'un autre philosophe⁴³, différent du syncrétiste « occupé seulement des moyens de concilier des assertions diverses, sans aucun égard ou à leur fausseté, ou à leur vérité »⁴⁴, opposé au théosophe qui, par un « mélange monstrueux de la théologie & des systèmes, a achevé de dégrader la Religion & la Philosophie »⁴⁵, loin du sophiste, qui, si profond qu'il soit, manque toutefois au bon sens et « à la bienséance de la conversation »⁴⁶, aussi bien que du métaphysicien perdu dans la sublime et inutile méditation de ses idées abstraites, ennemi des intolérants animés par « cette passion féroce qui porte à haïr & à persécuter »⁴⁷, redouté des prestidigitateurs aux arts occultes⁴⁸ aussi bien que « des petits génies flottant à l'aventure entre des vérités et des préjugés »⁴⁹, disciple du scepticisme — « ce n'est point ma faute si j'ai trouvé ma raison muette quand je l'ai questionnée sur mon état »⁵⁰ —, d'un scepticisme lié à la condition humaine, « en nous » — « l'entendement a ses préjugés ; le sens, son incertitude ; la mémoire ses limites ; l'imagination ses lueurs ; les instruments, leur imperfection » —, mais lié aussi à la nature, « au dehors » — « les phénomènes sont infinis ; les causes cachées ; les formes, peut-être transitoires »⁵¹ —, le *philosophe*, plus sincère, moins difficile, moins sévère et moins méfiant que le pyrrhonien, moins pusillanime que le dogmatique, « ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience & de sa raison ». Il ne reconnaît point de maître — *nullius addictus jurare in verba magistri* —, mais, sans sacrifier la liberté de penser dont il est si jaloux, comme l'éclectique se fait une philosophie avec les matériaux les meilleurs de tant de places ruinées, une *philosophie particulière & domestique*. Sans prétendre être le précepteur du genre humain, mais, plutôt son disciple, sans prétendre enseigner la vérité, mais, plutôt, la chercher, « ce n'est point un

42. Diderot à Voltaire, 11 juin 1749, *Corr.* I, p. 78.

43. *Enc.*, art. ÉCLECTISME, p. 36.

44. *Enc.*, art. SYNCRÉTISTES, XV, p. 748.

45. *Enc.*, art. MOSAÏQUE ET CHRÉTIENNE PHILOSOPHIE, cit., p. 741.

46. *Enc.*, art. PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE PHILOSOPHIE, cit., p. 614.

47. *Enc.*, art. INTOLÉRANCE, VIII, p. 541.

48. *Enc.*, art. PYTHAGORE SYSTÈME DE, XIII, p. 630.

49. Diderot, *Suite de l'Apologie de l'abbé de Prades*, DPV, IV, p. 339.

50. Diderot, *Pensées Philosophiques*, XXVIII, o.c., p. 34.

51. Diderot, *Interprétation de la nature*, o.c., XXII.

homme qui plante ou qui sème, c'est un homme qui recueille & qui crible »⁵². « Une philosophie paisible (et secrète), toujours disposée à écouter et à s'instruire », que, selon les observations de Guillaume Malleville dans son *Histoire critique de l'éclectisme ou des nouveaux platoniciens*, Diderot avait décrite avec Brucker comme l'unique philosophie d'une raison éclairée, mais que, bien au-delà de Brucker, il aurait indiquée comme la véritable rivale du christianisme et à partir de laquelle il aurait tracé le véritable portrait de la philosophie « des éclectiques modernes qui adoptent les principes de l'*Encyclopédie* ». Mais qui est aussi une philosophie de l'action éclairée : et ce n'est pas par hasard si Diderot avait inséré dans son article sur l'éclectisme, en rappelant des causes qui en avaient retardé les progrès, cette digression passionnée, intense et indignée sur Montesquieu, faite en première personne au retour de ses funérailles le 11 février 1755, l'« un de nos plus grands hommes » et l'un des plus grands auteurs, l'une des victimes illustres d'une persécution obtuse, ténébreuse et cruelle à qui la postérité seule pourra rendre finalement justice. Un portrait qui consacre le véritable *philosophe*, et qui inscrit l'histoire de l'éclectisme dans la plus vive actualité⁵³.

III. Complexité sociologique, alors, d'un rôle, d'être *philosophe* dans le siècle de la philosophie lorsque son ton était le ton dominant de l'époque, lorsqu'une philosophie et une science nouvelles soumettaient à leur domaine tout ce qui devait leur appartenir, lorsqu'on commençait à secouer le joug de l'autorité et de l'exemple pour ne suivre que les lois de la raison, mais lorsque paradoxalement les philosophes, eux, étaient dénigrés par toutes les classes sociales, étaient attaqués par les théologiens aussi bien que par le peuple, et, objets de satire et de risée publique, par leur nom, le terrible et honni nom de *philosophe*, on épouvantait les enfants et on condamnait les vies de tant de gens. « La condition de sage — écrivait Diderot à l'article SYSTÈME DE PYTHAGORE, est bien dangereuse : il n'y a presque pas une nation qui ne soit souillée du sang de quelques-uns de ceux qui l'ont professée. Que faire donc ? Faut-il être insensé avec les insensés ? Non ». « Être sage en secret, c'est le plus sûr. Cependant, si quelque homme a montré plus de courage [...], s'il a osé pratiquer ouvertement la sagesse, décrier les préjugés, prêcher la vérité au péril de sa vie, le blâmerons-nous ? Non ; nous conformerons dès cet instant notre jugement à celui de la postérité, qui rejette toujours sur les peuples l'ignominie dont ils ont prétendu couvrir les philosophes »⁵⁴.

52. *Encyclopédie*, art. ÉCLECTISME, pp. 37, 80, 36.

53. P. Casini, « Diderot et le portrait du philosophe éclectique », *Revue Internationale de Philosophie*, 148-149, 1984, pp. 35-45.

54. *Encyclopédie*, art. PYTHAGORE SYSTÈME DE, p. 615.

Que faire, alors ? « Instruire tout de même ses concitoyens pour les rendre plus heureux », comme le voulait d'Holbach⁵⁵, et soulever le flambeau comme le déclarait Voltaire ? Communiquer aux autres avec prudence et circonspection les connaissances acquises pendant de longues années d'un travail sévère, obscur, silencieux comme le pense D'Alembert ? Ou bien, encore, rechercher la vérité mais en ayant peur de la découvrir, comme l'affirmait Helvétius⁵⁶.

C'était le dilemme entre Ariste, le *militaire philosophe*, et Cléobule, le *beatus ille* horatien⁵⁷ de la *Promenade*, dont le caractère « est celui même de la divinité, car il fait le bien, dit la vérité et se suffit à lui-même ». Il habite dans une maison « construite avec plus de goût que de magnificence », plongée dans un parc où c'est plutôt la nature que l'art qui domine, des livres en petit nombre, un vestibule orné des bustes de Socrate, de Platon, d'Atticus et de Cicéron », où il a rassemblé un cénacle d'amis philosophes avec lesquels « il partage une amitié profonde fondée sur la concorde, l'amour de la vérité, la franchise et la paix ».

Mais il n'écrit pas : il préfère le silence de l'obéissance et du repos à l'action aussi dangereuse que vaine d'Ariste. « Les ennemis de tout ce qui est bon ou utile sont innombrables dans tous les temps », lui dit-il, et les soldats aveugles de l'allée des épines abhorrent les philosophes. Au nom d'un Dieu d'amour, au service des grands de la terre, ils les calomnieront, les condamneront, les persécuteront.

Mais Ariste insiste. Lui aussi il est philosophe, mais il est aussi militaire, et veut agir pour éclairer les hommes et dissiper leurs préjugés sur les matières les plus délicates, coûte que coûte. « Imposez moi silence sur la religion et le gouvernement, et je n'aurai plus rien à dire »⁵⁸. Diderot choisit Ariste : la vérité est innocente, elle mérite voix et attention et ardeur. Et sacrifice.

C'est encore le sujet de la discussion de cette folle et gaie journée passée par Diderot en compagnie de Naigeon et du baron d'Holbach à St-Cloud à discuter de la conduite pusillanime d'Helvétius, qui, en 1758, avait été obligé de désavouer certains passages de son ouvrage *De l'Esprit* — « si

55. D'Holbach, *Ethocratie, ou le Gouvernement fondé sur la Morale*, Amsterdam, Chez Marc-Michel Rey, 1776 (reprint, Olms Verlag, Hildesheim, Zürich, New York, 1973), p. 153.

56. Helvétius, *De l'Homme*, Paris, Fayard, 1989, t. II, p. 354.

57. « La description de Cléobule et de sa retraite suit une tradition littéraire ; Diderot se souvient du *beatus ille* d'Horace, des promenades philosophiques dans les bois paisibles de l'Académie, de la communauté des philosophes et de leur épicurisme raffiné. Il est fort probable que ces thèmes lui furent mis en mémoire par la lecture de Shaftesbury, surtout de *The Moralists*, ouvrage qui a pour épigraphe le vers d'Horace *Inter silvas Academi quaerere verum* » (*La promenade du sceptique ou les Allées*, Appendice, o.c., p. 162).

58. Diderot, *La promenade du sceptique*, o.c., pp. 74, 77, 117, 96, 81.

c'est toujours l'intérêt public de connaître la vérité, ce n'est pas toujours l'intérêt particulier de la dire », écrira-t-il — : une action compréhensible selon les amis de Diderot, inspirée d'un sentiment légitime de prudence et d'amour pour ses familiers ; une honte, selon Diderot, qui, en rappelant Socrate et les grands exemples de l'Antiquité, convoquait le philosophe à témoigner de la vérité devant ses concitoyens, devant les juges, devant la postérité. Devant soi-même. Même au prix de la vie⁵⁹. Diderot choisit Socrate.

Ce sera le problème soulevé par Grimm qui, en reprochant à Raynal son audace et l'âpreté de ses critiques contre les grands, impose un dilemme aux philosophes : d'être lâches ou d'être fous. Lui répond indigné un Diderot déjà vieux, mais encore vigoureux et passionné. Lâche est l'homme qui, destiné par la nature à se distinguer dans les lettres, s'est réduit à la triste condition de serviteur des grands, en renonçant ainsi à son goût. Mais sûrement ce ne sont pas des fous ces philosophes qui, « ne courant point après la louange ; ne redoutant point la persécution, voulaient être utiles ; voulaient dire la vérité ; et ils voulaient la dire fortement », nullement touchés « dans le moment de l'orage, s'ils avaient réuni le courage de l'âme à la force de l'esprit ». « Le peuple dit : “ Vivre d'abord, ensuite philosopher ”. Mais celui qui a pris le manteau de Socrate, et qui aime la vérité et la vertu plus que la vie, dira, lui : “ Philosopher d'abord, et vivre ensuite ”. Si l'on peut... »⁶⁰.

Le vrai philosophe c'est alors Socrate⁶¹, dont Diderot avait traduit l'*Apologie* enfermé à Vincennes : le martyr de la vérité, la victime de l'intolérance et de l'ignorance ; le païen qui a cultivé une moralité exemplaire⁶² ; le plus sage des hommes qui a fait l'éloge de l'ignorance ; le sage de l'oracle de Delphes qui sait pourtant que la sagesse n'est rien, qui a été calomnié et condamné à mort par des doctes ignorants et par une populace rageuse pour avoir montré leurs illusions et leurs préjugés. *Mais il est temps que j'aie à mourir et que vous alliez vivre. Il n'y a que Dieu qui sache si votre sort est préférable au mien, ou le mien au vôtre*⁶³.

59. Diderot à Madame de Maux, Été 1769 (?), *Corr.* IX, pp. 112-116.

60. Diderot, *Lettre apologétique de l'Abbé Raynal à Mr. Grimm*, in *Inventaire du Fonds Vandeul et inédits de Diderot* publiés par H. Dieckmann, Genève, Droz, 1951, pp. 242, 241.

61. Voir surtout J. Seznec, *Essais sur Diderot et l'Antiquité*, et R. Trousson, *Diderot et l'antiquité grecque*, DS, VI, 1964, pp. 215-45.

62. R. Trousson, *Introduction à la traduction faite par Diderot de l'Apologie de Socrate*, DVP, IV, *Socrate*, p. 238.

63. Diderot, *Apologie de Socrate traduite de mémoire au Chateau de Vincennes*, o.c., p. 280. Paolo Casini soulignait le caractère d'exemplarité que la tradition classique revêt chez Diderot : à l'époque où Diderot était prisonnier à Vincennes son identification personnelle avec le sage athénien a été totale » (*Diderot et les philosophes de l'Antiquité*, dans *Denis Diderot. 1713-1784*, o.c., p. 35).

Les temps étaient évidemment profondément changés : le *philosophe* d'un Diderot déjà vieux ne se caractérise plus ni par la « tranquillité d'esprit alliée à l'indécision » du sceptique des *Pensées* ni par « la suffisance à soi-même » de Cléobule, ni par la « philosophie domestique et particulière » de l'éclectique, mais, « en évidence comme l'athlète sur l'arène, [...] il se reconnaît dans les occasions où il y a de la force à montrer »⁶⁴. « Sagesse perdue, sagesse douteuse que celle qui fuit les difficultés de l'action ! », commentait Jean Ehrard⁶⁵ : le philosophe, loin d'être un séditeur, n'est pas non plus le maître des bienséances dont parlait Du Marsais⁶⁶ ; il n'est pas indulgent ni complaisant, mais il éclaire l'homme sur ses devoirs, et montre au souverain, au militaire, au prêtre, au magistrat les limites et le juste usage de leur autorité.

Le vrai *philosophe* est alors Sénèque, l'*honnête païen* qui « a trouvé les véritables fondements de la morale » ; l'interprète d'une sagesse modeste mais pleinement humaine qui sait être l'habitant du monde en même temps que le citoyen d'Athènes ; le sage qui sert « la grande République dans la solitude, et la petite république dans les tribunaux ou dans les ministères » ; le savant qui, devant le dilemme : « est-ce mieux d'être l'homme de tous les temps, ou bien l'homme de son siècle ? », exhortait à l'examen des choses, et, tout en louant les plaisirs de la vie contemplative, décidait toutefois que « la vie active était plus honorable et plus utile »⁶⁷ ; le précepteur d'un despote fou et ambitieux qui savait vivre parmi les luxes de la cour, mais qui, désenchanté du long voyage de la vie, était aussi capable d'y renoncer sans regrets et de vivre du peu de la philosophie ; le martyr, enfin, du pouvoir despotique qui, ayant tout perdu, sans peur ni tristesse, laissait aux amis et à la postérité, « l'unique bien qui lui restât, mais le bien le plus précieux, l'image de sa vie »⁶⁸. Conscient que « jamais la dépravation ne sera assez générale, assez durable, assez puissante, ou la ligue de l'ignorance et du vice contre la science et la vertu, assez forte pour empêcher la philosophie d'être vénérable et sacrée »⁶⁹.

64. Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, DVP, XXV, p. 251.

65. J. Ehrard, *Préface* à Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, p. 10.

66. *Le philosophe*, dans *Nouvelles Libertés de penser*, Amsterdam, s.e., 1743.

67. Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, cit., p. 261.

68. D'Alembert, *Morceaux choisis de Tacite*, dans *Œuvres complètes de D'Alembert*, Paris, A. Belin, 1821-22, t. III, p. 124.

69. Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, o.c., p. 240. Paolo Casini écrivait : « l'*Essai sur Sénèque* est quelque chose davantage qu'une méditation sur la morale privée [...]. En 1778, comme en 1782, c'est un acte de politique militante. Diderot ne choisit pas la retraite, mais l'attitude du *sage en évidence, comme l'athlète sur l'arène* » (« Diderot apologiste de Sénèque », DHS, 11, 1979, p. 248). Et c'est encore Casini qui, à propos de l'identification de Diderot avec ses modèles, parle d'une « profonda esperienza emotiva »

Dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, Diderot définissait comme « dangereux » les sophismes grossiers de La Mettrie, de ce défenseur du vice et détracteur de la vertu, corrompu dans les mœurs aussi bien que dans les opinions », dont la vie dissipée et la mort dépravée, affirmait-il, déshonoraient la philosophie. Et il appelait fantasques les idées de Rousseau, la prétendue vertu de cet « atrabiliaire » corrompu par la vie solitaire, corrupteur des mœurs et des opinions, dont les derniers ouvrages, craignait-il, aurait continué à fomenter dans tous les âges « la troupe des fanatiques qui haïssent la philosophie ». Pas du tout *philosophe*, donc, mais, plutôt *anti-philosophe* : « Je n'accorde le titre de philosophe qu'à celui qui s'exerce constamment à la recherche de la vérité et à la pratique de la vertu ». « Ce n'est point une satire que j'écris, c'est mon apologie [...] ; c'est un devoir sacré que je remplis »⁷⁰.

Mariafranca SPALLANZANI
Université de Bologne

(« Diderot e i filosofi dell'antichità : Democrito, Epicuro, Lucrezio », *Diderot. Il politico, il filosofo, lo scrittore*, a cura di A. Mango. Milano, Franco Angeli, 1986, pp. 99-114).

70. Diderot, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, o.c., pp. 247-248, p. 125, pp. 121-123, p. 126, 127, 248, 130.